

Hier, le vieillard était venu, accompagné de son neveu, rendre visite à Mme de Ravines. Il avait aussi demandé à voir Noella, mais la jeune fille se trouvait précisément en promenade avec son élève. Il avait annoncé qu'il reviendrait quelques jours plus tard, et ceci avait semblé à Noella d'heureux augure pour l'approbation attendue au projet de fiançailles conclu entre Stanislas et elle.

L'heure s'avancait, elle dut prendre congé de la jeune infirme. En traversant la petite pièce qui précédait celle où couchait Julienne, elle s'arrêta devant la mère occupée à reprendre quelques hardes.

— Je la trouve vraiment un peu mieux, ce matin, Madame Vaillant.

La femme leva vers elle un regard morne et secoua la tête.

— Le docteur avait hier en sortant un air qui ne disait rien de bon. Elle s'en va, ma Julienne, ma chérie !

— Je ne peux rien pour la sauver ! Il me faut la laisser s'en aller comme cela. Ah ! n'est-ce pas Dieu qui me punit !

Dans son regard passait une expression de farouche désespoir. Sa main tremblante saisit brusquement le bras de Noella.

— Dites, est-ce qu'on n'est pas quelquefois puni dans ceux qu'on aime ?

— Oui, quelquefois. Mais si on se repent, si on répare, Dieu peut pardonner.

La femme se dressa debout, ses yeux devinrent hagards.

— Réparer ? Comment voulez-vous que je répare ? Elle est morte, l'enfant a disparu ; et puis, si elles soupçonnent quelque chose, elles me tueront.

Elle s'interrompit brusquement et passa la main sur son front.

— Qu'est-ce que je dis ? Ne faites pas attention, je suis folle.

Un coup bref fut frappé à la porte. La femme alla ouvrir, et Noella vit se dresser sur le seuil la haute silhouette de M. Adrien Dugand.

— Ah ! Mademoiselle des Landies ! dit-il en saluant, Je suis très heureux de vous rencontrer, Mademoiselle, car je regrettais vivement de ne pas vous avoir vue l'autre jour à Rocherouge.

Il serra la main que lui tendait la jeune fille, s'informa des nouvelles de la famille des Landies, puis Noella s'éloigna pour regagner Rocherouge.

Dans son cerveau résonnaient encore les dernières paroles de Mme Vaillant. Quelle faute, quel crime peut-être, avait commis cette femme ? Elle était si absorbée dans ses pensées qu'elle n'entendait pas, derrière elle, un pas souple et pressé. Elle eut un léger sursaut lorsque s'éleva la voix de Stanislas.

— Mademoiselle Noella, je souhaiterais, si vous le permettez, vous parler un instant.

Elle se retourna, et, avec un sourire, lui tendit la main.

— Je permets volontiers. De quoi s'agit-il ?

— De notre mariage. Mon oncle, vous le savez, a enfin reparu.

— Oui, je viens de le voir chez la femme Vaillant.

— Il me laisse entièrement libre, comme je l'avais prévu. Et pourtant, je viens vous demander de me faire crédit un peu de temps encore pour l'officielle demande en mariage.

Noella le regarda avec une surprise intense à laquelle se mêlait quelque anxiété. Stanislas, se penchant un peu, prit sa main entre les siennes, et plongea son regard loyal et grave dans celui de la jeune fille.

— Mon oncle m'a révélé des faits qui peuvent transformer mon avenir. Mais n'allez pas vous inquiéter, surtout ? Quoiqu'il arrive, vous demeurerez toujours ma chère fiancée. Pardonnez-moi d'être si mystérieux ; je le répète, bientôt j'espère pouvoir éclairer cette énigme.

— J'ai toute confiance en vous, interrompit gravement Noella. J'attendrai tant que vous le jugerez utile, je ne douterai jamais de vous.

— Merci, Noella, ma douce sagesse, comme le dit si bien notre cher Pierre ! Et à bientôt, je l'espère. Priez beaucoup pour moi.

Il s'inclina, effleura de ses lèvres les doigts de Noella et s'éloigna rapidement dans un chemin transversal.

En cet endroit, la route était bordée d'épais fourrés. Blottie derrière un buisson, une femme enveloppée d'une mante brune regardait et écoutait les deux jeunes gens. Et ses yeux noirs brillaient d'un feu sauvage en s'attachant sur Stanislas Dugand.

En rentrant à l'usine, l'ingénieur s'en alla vers les ateliers. M. Holker et M. de Ravines y arrivèrent presque aussitôt, on discuta un nouveau type d'automobile, et l'heure du déjeuner était passée de vingt minutes lorsque Stanislas put enfin regagner son pavillon.

Dans la petite salle à manger où un couvert à deux était dressé, Martin Régent se trouvait assis, le front entre ses mains. Il redressa la tête à l'entrée du jeune homme et se leva.

— Je vous ai fait bien attendre ! Il fallait commencer sans moi, mon bon oncle.

La protestation qui allait sortir des lèvres du vieillard s'arrêta net à l'entrée de la servante apportant le premier plat. Stanislas prit place à table, et l'ex-intendant s'assit en reculant un peu sur le côté le couvert que la servante mettait tout naturellement en face de celui de l'ingénieur. Or, Martin Régent estimait que là n'était pas sa place, et, malgré les observations affectueuses du jeune homme, s'obstinait à faire chaque jour ce petit manège destiné à sauvegarder les distances entre le duc de Sailles et son serviteur.

— Laissez-nous, Adolphine, nous vous sonnerons lorsque nous aurons besoin de vous, dit Stanislas à la servante qui allait et venait dans la salle, sous prétexte de ranger ceci ou cela, ou d'enlever quelques grains de poussière oubliés sur un meuble.

— Parlons bas, car elle pourrait écouter derrière la porte, dit Stanislas. Eh bien ! cette Bertine a-t-elle laissé échapper quelque chose ?

(à suivre)